

„JE FUIS LES ENGAGEMENTS”

(„Gentelman” n° 12, décembre 2000)

Il peignait la mort depuis longtemps. Les paysages morts, les visages déformés, les corps tordus. Tristesse, vide et néant. On pourrait croire que le tragique qui émane de ses tableaux en aucune façon ne correspond à la vie rangée et paisible de Zdzislaw Beksinski. Il répète lui-même que le sujet n’a pas d’importance, car il s’agit de la facture, de la lumière... Et pourtant ces visons ont, d’une certaine manière, rencontrés sa vie.

Car l'année passée, le premier jour de Noël, son fils unique, Tomasz, journaliste musical, présentateur et traducteur s'est suicidé. Le tragique, le cauchemar des tableaux se sont installés dans la vie de Zdzislaw Beksinski. Celui-ci plaisante que tout le monde attend sa mort et c'est pour cela que tant de revues et de journaux lui demandent des interviews. C'est pourtant une mort bien plus cruelle qui l'a surpris et qu'il a du surmonter.

Z artystą malarzem, specjalnie dla „Gentlemana”, rozmawia Dorota Macieja.

Dorota Macieja converse avec l'artiste peintre spécialement pour le „Gentelman”

„Je voudrais peintre de jolis tableaux” – confiez vous souvent. Pourtant de vos œuvres on a dit beaucoup, les uns : intéressants, frappants, carrément bouleversants, d'autres kitch, mais « jolis » ? C'est un qualificatif qui ne semble pas coller à ce que vous faites.

La majorité comprend probablement autrement le mot „joli” que moi. Pour moi joli c’est bien peint, et ce qu’il représente est chose secondaire. Le tableau, autrement dit un morceau de toile ou d’isorel couvert de peinture, n’est pas reflet de la réalité. Ce n’est pas une photographie. Il peut être bien fait ou mal fait, donc joli ou laid. Il peut y avoir une croûte qui représente une belle femme et un merveilleux tableau représentant une ivrogne déguenillé.

Mais joli signifie agréable au regard, suscitant des sensations plaisantes...

Pas pour moi.

S’il est vrai que le sujet n’a pas de signification, d’où vient tant de cruauté, d’épouvante, d’inquiétude dans vos tableaux ?

Ils sont cruels? Je ne vois rien de cruel. Peut-être je perçois les choses différemment. Peut-être je n'aperçois pas dans mes propres tableaux leur côté caché, qui remplit les gens de sentiment d'aversion ? Je rappelle que dans mon enfance je regardais avec aversion les illustrations de « Alice au pays des merveilles ». Elles étaient pour moi, je pourrais dire, repoussantes. Alors peut-être mes tableaux sont vus de la même manière par le public. Mais ce n'est pas mon objectif. Je ne sais à quoi cela tient, mais c'est navrant ! C'est comme si je puais de la bouche.

Alors peut-être vous peignez des visions apocalyptiques, car elles complètent la vie calme et rangée que vous menez ?

Il est vrai, que j'ai une vie calme. Mais je ne crois pas que les tableaux – du moins consciemment – soient une compensation de la vie. Je peins comme on fait un dessin en s'ennuyant lors d'une conférence. Quand quelqu'un ne sait pas dessiner, alors il gribouille un chat qui vous tourne le dos, alors que moi je peins un tableau. C'est le plus souvent un

visage, que parfois je transforme en quelque chose d'autre, par exemple en paysage. Je ne me rends absolument pas compte de ce que je peins et il est rare que je planifie, et encore plus rare que je parvienne à terminer ce que j'ai planifié. Même si je me suis fait un plan précis – par exemple je vais peindre un homme traversant un pont. De toute façon il en sortira autre chose, par exemple un archevêque assis sur une branche d'arbre. Bien sûr, je pourrai me tenir au thème que je me serai imposé, mais je n'en vois pas l'utilité, étant donné que transmettre un contenu au spectateur n'est pas mon objectif. Mon objectif n'est pas de peindre un homme traversant un pont, mon objectif est de peindre un tableau ! Un tableau est pour moi au delà d'un contenu. Ce dernier, je le traite toujours comme un effet incident. « Voir » est pour moi cent fois plus important que « comprendre ». « Comprendre » est pour moi synonyme de « limiter », « appauvrir ». De la même manière je perçois aussi les films et la musique.

Vous soulignez souvent que le „grand monde” ne vous intéresse pas. Avez-vous jamais été à l'étranger ?

Quand je me rends dans la banlieue de Varsovie, à Grojec ou à Legionowa, je me sens comme un astronaute qui a atterri sur la Lune et panique à l'idée que les moteurs ne fonctionneront pas et qu'il ne pourra pas revenir sur Terre. J'aime bien me rendre en ville, mais c'est parce que je sais qu'il y a là des taxis et le téléphone portable par lequel je peux en appeler un. Si je parts tant soit peu plus loin, je me sens très mal, alors je ne voyage pas, à moins d'y être obligé. Je ne suis jamais allé à l'étranger, mis à part les Tatras tchèques. Mais j'avais alors vingt ans, pratiquais l'alpinisme et sûrement plus d'une fois, sans le vouloir, me suis trouvé de l'autre côté de la frontière.

A l'époque vous n'aviez pas encore ces angoisses?

Je répondrai autrement : je me suis toujours battu pour rester un homme libre. Mais cette liberté à moi se réalise à l'heure actuelle sur deux mètres carrés devant le chevalet. C'est donc une cage. Mais je m'y suis enfermé volontairement.

Vous n'avez jamais été tenté de voir „votre” galerie à Paris? Pendant des années vos oeuvres étaient vendus par Piotr Dmochowski. N'aviez vous jamais envi de voir vos tableaux dans la capital de l'art ?

Il est difficile de répondre de façon univoque. Dmochowski m'a souvent invité à Paris. Mais mis à part l'intérêt pour l'exposition, j'ai été soumis à l'action d'un autre facteur, bien plus fort : l'aversion pour les voyages et les tensions qui les accompagnent. Et puis j'avais une peur bleue que je serai – comme on dit – porté aux nues, ce que je déteste, qu'ils me feront visiter Paris et ce pas du côté qui m'intéresse, mais du côté touristique. Et moi, je devrai apprécier tout cela et montrer de l'admiration. Tel que je me souviens moi-même à cette époque-là, la seule chose qui m'aurait intéressé à Paris, seraient les magasins des disques. Dans le temps il n'y avait pas du tout de disques CD en Pologne et moi j'avais la dessus une idée fixe. Je m'imagine déjà combien j'aurai énervé Dmochowski qui, le plus probablement voudrait me servir un programme touristique, à commencer par

le Louvre et à terminer par le Lido, me faire monter au sommet de la Tour d'Effel etc. Depuis le début j'avais conscience que je ne colle pas à la situation, que Dmochowski en exposant ma peinture, veut par force vendre aux Français quelque chose qui les remplit d'une même aversion que celle que je ressens pour la cuisine méditerranéenne. Me montrer la bas (et bien sûr je serai montré aux intéressés comme un singe vert très talentueux du derrière le rideau de fer) c'était inacceptable pour moi.

Quel rôle joue un marchand dans la vie d'un peintre? C'est plutôt un ami ou un adversaire ?

Je ne peux parler que de moi-même. Les premières années de ma collaboration avec Dmochowski se sont déroulées correctement, mais par la suite je me suis senti cerné. Je vis cool, je suis un type sympa, mais quand je vois que je dois travailler pour quelqu'un, je deviens un vrai salaud. Ces derniers temps, de mon initiative, nous avons fumé la pipe de réconciliation, mais nous n'avons pas signé de nouveau « acte de mariage ». Tous les

liens ont une funeste influence sur moi, me poussent à des comportements dont je n'ai pas envie. Je me sens comme assis sur le siège arrière de la moto et si le conducteur a des réactions tant soit peu différentes de miennes, je commence à m'énerver.

„Je pourrais vivre dans une dictature, je n'ai pas besoin d'autrui, le plus volontiers je peindrai pour le tiroir.” – avez-vous dit il y a des années. Dix ans après avoir récupéré la liberté seriez vous prêt à redire ces mots ?

Je suis un fou à lier et en principe seule la création m'amuse. Alors probablement je pourrai fonctionner, peut-être non pas à Kampuchéa de Pol Pot, car là les survivants étaient envoyés aux travaux des champs, mais en Allemagne hitlérienne, ou même à la rigueur en Russie de Staline. Je saurai tant bien que mal m'y retrouver. Par les journaux intimes des créateurs persécutés par Staline – par exemple ceux de Boulakov et d'autres, on apprend qu'ils attendaient quand même un coup de file de la part du Soleil des Nations, ils aspiraient à être sur l'affiche, ils voulaient être reconnus et indispensables.

La liberté, la démocratie ce sont pour vous des valeurs auxquelles vous ne tenez pas?

Tout au contraire. J'aime savoir que dans le kiosk à journaux se retrouvent côte à côte « Osservatore Romano », « Playboy », « Chevalier de la Sainte Vierge », « Hustler » et disons « Protocole des Sages de Sion », « Mein Kampf » ou n'importe quoi d'autre. Indépendamment de mon acceptation ou désapprobation de ces choses-là, je voudrai qu'elles soient accessibles. Je suis un libéral jusqu'au bout des ongles et c'est pour cela que je rêve d'une Agora où aurait de tout. Une Agora où existerait une discussion libre, mais sans haine, car dominée par la conscience que tout ce que l'homme est capable d'inventer est plutôt stupide et ne mérite même pas une merde, et à coup sûr ne mérite pas qu'on tue les autres. Hélas, c'est une vision purement utopique, comme l'indiquent Kosovo, Sarajevo, Irlande, Palestine et d'autres Agora moins libérales que celle dont je rêve. Ne seriez vous pas par hasard Monsieur Pickwick ?

La politique ne vous a jamais intriguée? Même alors que le vent de l'histoire a commencé à souffler de façon agréable ?

Pendant un moment je me suis intéressé à la politique. D'abord j'avais de la sympathie pour des libéraux. Mais il s'est avéré qu'il n'y avait que 2,5 pour cent de gens qui leur donnaient leur appui et les libéraux sont disparus pour laisser la place à l'Union de la Liberté. Je ne trouve toujours pas de parti que je pourrai aimer. Mais pour dire vrai cela ne m'intéresse pas beaucoup. Je ne suis jamais sorti dans la rue pour hurler. Je suis tout simplement indifférent à tout cela. Je n'ai jamais signé de pétitions ni de protestations. Je n'ai pas participé à des pèlerinages. C'est une dame qui ne m'était pas favorable et qui, il y a des années, alors qu'on devait m'accorder une bourse d'étude, m'a défini le mieux. Comme on me l'a rapporté par la suite, elle a dit à des fonctionnaires de Rzeszow, qui cherchaient des informations sur moi : « Monsieur Beksinski est un individu profondément asocial ». Je lui suis éternellement reconnaissant. Sans le vouloir elle m'a

fait une sacrée joie. J'ai beaucoup aimé ça. J'ai ressentie de la sympathie pour moi-même en tant que « être profondément asocial ». Avec l'accent sur « profondément ».

Vous ne participez pas non plus dans la vie culturelle, ne fréquentez pas les vernissages, ne vous exprimez pas au nom du « milieu ». D'où vous vient un si fort besoin de solitude ?

Je fuis les engagements. Au lycée j'étais le président du parlement scolaire, puis le président du Tribunal amical. A chaque fois on m'élisait pour une fonction. A la fin quelqu'un m'a dévoilé une grande vérité, banalement simple : sont élus seulement ceux qui viennent dans des réunions. J'ai bien noté ce sage avertissement pour le restant de ma vie.

Vous ne participez pas, non plus, à des réceptions. Il n'y a pas grand chose en vous de l'artiste dans le style de la Jeune Pologne. Dans les interviews vous ne racontez pas vos emballements amoureux, ni les séances de beuverie. Vous ne jalousez pas vos

collègues, qui se sont habillément inscrits dans le style de vie de la Jeune Pologne – le vin, les femmes, le chant.

Votre vision de l'artiste est un peu sortie des séries télévisées et de romans sentimentaux pour des dames. Mes idoles étaient Franz Kafka et Vincent van Gogh. Tant qu'ils vivaient, ils restaient inconnus et moi aussi j'ai planifié dans ma jeunesse une existence pareille : j'habiterai une mansarde dans la misère, je mourrai jeune, le mieux de tuberculeuse (mais comment le faire à l'heure des antibiotiques ?) et je serai découvert seulement après ma mort, et l'humanité perdra la voix et tombera à genoux. Presque rien de ces projets n'est sorti, mais intérieurement je suis resté tel que je l'ai été dans le temps. Je suis navré de ne pas m'inscrire dans le stéréotype de Harlekin : « les artistes, les mannequins, l'absinthe » et ne peux pas vous faire de rapport de mon alcôve. Il y a en revanche le rapport d'ermitage.

Peut-on arriver à aimer la solitude?

Pas moi.

Quelle était la part du hasard dans la « découverte » de votre création ?

J'ai été lancé par Janusz Bogucki, que j'ai rencontré par hasard, à la suite d'une exposition de la photo. Il s'est intéressé à mes travaux, m'a organisé une exposition à Cracovie à l'occasion d'un congrès de l'AICA, et puis il a fait mes autres expositions à Varsovie. Si ce n'était pas lui, je serai probablement resté à Sanok jusqu'à la fin de ma vie à bricoler.

Vous n'êtes pas un personnage à succès...

Je suis comme ça depuis ma naissance. J'ai été un enfant très timide. Pendant un temps mon père essayait de faire de moi un homme à succès, et j'ai même acheté cette idée et

m'efforçais à être à la hauteur, mais ça me fatiguait énormément. Et quelque années après la mort de mon père je me suis dit : « Beksinski, merde, tu joues un personnage que tu n'es pas ! » Je n'ai jamais été Schwarzenegger et ne le serai jamais. Alors je resterai tel que je suis. Si un blond se teint les cheveux, il ne deviendra pas brun, mais un blond teint en brun. N'est-il pas mieux de s'accepter tel que la nature nous a fait ?

Est-ce que dans une vie aussi remplie et concentré sur l'art il y a de la place pour un sentiment, plus même – pour un amour fou ?

Je suis déjà un vieux monsieur, absolument détrempé du complexe de Faust. J'ai été amoureux fou une fois, encore à l'école, et puis une seconde fois je suis tombé amoureux de ma femme. Mais par la suite j'ai vécu comme Dieu l'a ordonné. Ce qui revirait sûrement le cardinal Glemp. Cela ne signifie pas que je n'avais pas d'imagination érotique, car j'en avais et en ai plus qu'il en faut. Mais mes fantasmes, (et c'étaient et sont toujours des fantasme masochistes à l'extrême) n'ont été que des fantasmes, car ils étaient

impossibles à réaliser. Une quelconque idée de mise en scène à l'aide des personnes tierces, ce que me proposaient divers bons Samaritains et Samaritaines, était si atrocement comique qu'elle n'a jamais été réalisée. La vérité est que les glandes mûrissent bien plus vite que l'esprit. Notre imagination sexuelle se crée et se pétrifie dans l'intervalle entre 10^{ème} et 14^{ème} années de notre vie, suivant ce qu'ont lu alors, et suivant ce qu'on comprend de ce qu'on a lu ; hélas, cela nous reste comme le archétype pour le reste de la vie. Je n'ai pas honte de mes lubies sexuelles, mais j'ai horriblement honte de leur infantilisme littéraire. Ce qu'on s' imagine, ne provoque pas la honte, mais il serait plus que gênant si on essayait de le réaliser.

L'amour donne des ailes ou bien paralyse?

De la hauteur de mon cynisme je peux dire qu'avant tout l'amour prend du temps, et du temps j'en ai de moins en moins. Et puis, comme toute relation interpersonnelle, il

entraîne la responsabilité. Et puisque je suis quelqu'un dominé depuis l'enfance par le complexe de culpabilité, j'ai l'horreur d'être responsable.

De quoi d'autre aviez vous encore peur dans la vie. Vos tableaux débordent d'angoisse...

Une crainte n'est pas égale à une autre. C'est une chose que de craindre le ridicule, et en est une autre que de craindre la non existence. Je passe sur la crainte de dentiste, mais j'ai sûrement ressenti et ressens toutes ces trois craintes et bien d'autres encore. Etant enfant je craignais les fantômes et je ne m'imaginais pas qu'arrivé à la vieillesse, au lieu de les craindre, ils me manqueront. Je crois que c'est la peur de ne pas exister qui est la plus forte en moi et c'est pour cela que je n'ai jamais « acheté » l'idée du bouddhisme. La réalité, en laquelle à la vérité je ne crois pas et la traite à la manière bouddhiste comme une illusion, est pourtant ce dont il me sera la plus dur de me séparer. On pourrait seulement dire que la crainte de non existence, qui m'a persécuté toute ma vie, commence

à être reléguée par la crainte de mourir à petit feu. Elle devient de plus en plus réelle, alors que je vois comment meurt mon entourage, comment mes copains s'enfoncent dans la sclérose sénile et comment les filles sexy se transforment en petites vieilles ratatinées. Les cols de fémur se cassent, les vaisseaux sanguins dans le cerveau éclatent... Heureusement il serait bien pire si j'étais seule à devoir mourir, alors que les autres auraient la garantie de vivre éternellement. Cette certitude que nous passerons tous à une classe supérieure avec une note vingt deux sur vingt ou dix moins, et que nul ne sera tenu de redoubler est en quelque sorte une consolation pour moi. Voilà, je suis un sal égoïste.

La majeure partie des gens fait quelque chose car ils y sont obligés. Les artistes aussi sont pressés par les délais de leurs expositions, les premières de leurs spectacles. Les grands peintres aussi travaillaient sur commande – Rembrandt, Michel Ange. Vous n'avez pas besoin de stimulant ?

Je ne pourrais rien faire sous contrainte. Je souffre d'une sorte d'impuissance névrotique. J'apprécie avant tout d'être cool. Si quelqu'un exige de moi que je peigne quelque chose de précis, je ferai tout sauf ça. Tomasz Mann se définissait comme un fonctionnaire de l'art. J'y vois une certaine similitude. Je me lève à 8 heures du matin, j'attaque le travail, mais à la fin je fais ce que je veux.

Vous avez même dit un jour : „Je ne peindrai jamais rien qui ne se peindrait tout seul ».

Oui, à moins que je sois privé de tout moyen de subsistance et le seul salut serait de peindre quelque chose que ne se peindrait pas tout seul. Seulement ce ne serait plus une création mais un travail salarial. On dit « celui qui se noie attrape même un rasoir » mais grâce à Dieu j'ai passé soixante onze ans, et peut-être je réussirai à vivre encore quelques uns en m'amusant, mais sans travailler. Comme le disait Richard Strauss avant sa mort, quand on lui demandait sur quoi travaillait-il : « Je ne travaille pas – je m'amuse. » Des

trucs biens sont issus de cet « amusement ». Je pense aux « Quatre derniers chants » et aux « Métamorphoses ». Peut-être moi aussi je réussirai.

Qu'est ce qui est le plus ennuyeux dans votre travail, ce que vous n'aimez pas ?

Bien sûr quand le tableau ne se fait pas. Quand je fais le deuxième et le troisième et pense « Dieu quelle chiasse, ça ne va pas ». Vient la crainte que peut-être je ne peindre plus rien, que j'ai perdu le talent. Puis quelque chose aboutit et tout redevient normal. Mais les gens qui jugent le tableau, très souvent considèrent celui qui a été raté comme ma meilleur réussite, et celui dont je suis fier, personne ne l'aperçoit.

Et que faites vous quand ça ne marche pas? Vous est-il arrivé de couper le tableau en morceaux, de jeter les pinceaux ?

Et pas seulement ! Je piétine et danse dessus comme la déesse Kali sur le cadavres. Il m'arrive rarement d'être furieux, mais si ça arrive, alors là je suis capable de faire voir de toutes les couleurs.

Dans vos tableaux apparaît souvent la mort, les visions ultimes, les visages et les corps déformés. C'est pour quoi on vous prenait pour un artiste initié, qui sait plus que les autres. Les journalistes vous ont demandé comment et pourquoi vivre, et vous tourniez cela en trivialité en parlant de la facture et du trait.

C'est de tourner en trivialité? Ce sont les problèmes fondamentaux dans la peinture. Stature, forme, facture, la façon de poser les pigments sont les choses les plus importants dans un tableau. Il faut que ce qui a été peint – visage, main, arbre - indiquent immédiatement qui l'a peint. Si nous prenons même un petit morceau de chaque tableau de qualité nous pouvons dire : cette forme a été créée par ce peintre-là et même plus - nous pouvons dire ce que vaut le tableau tout entier. En plus – je l'admets, il est difficile

de répondre à des questions ultimes, sans répéter ce qu'en ont dit les autres, meilleurs que soi. J'ai pris peur que, par la force des choses je commencerais à réciter. Mais les tableaux n'ont pas pour but de donner des réponses à des questions ultimes. En parlant sans modestie : ils ont pour but d'émerveiller ! Nous bouleverser, mais non pas par ce qu'ils transmettent, car ils ne transmettent rien, mais tout simplement nous bouleverser par eux-mêmes, comme nous bouleverse la vue d'une chute d'eau, la puissance des montagnes, l'infini du cosmos. Bien sûr toute proportion gardée. Comme nous bouleverse la musique !

Quels sont les moment de vie qui inspirent le plus?

Nous avons les mêmes instants d'inspiration, car quand nous dormons, nous rêvons. En chacun de nous il existe des gisements potentiels d'inspiration. Mais pour moi le plus important est mon propre style. En principe je peins des sujets stéréotypés et ils constituent seulement le prétexte. Puisque je m'éloigne de la représentation réelle des

objets, plus le sujet et la composition sont stéréotypés, et plus compliquée peut être la forme. Si je peignais quelque chose dont l'aspect ne serait pas communément connu (par exemple le disc dur de l'ordinateur avec le processeur Pentium III dans une posture et dans un éclairage atypiques) je devrais le peindre de façon très réaliste, pour qu'il soit lisible. Si en revanche je peins la tête d'homme ou bien un arbre vus de face et placés au milieu du tableau, le sujet est suffisamment banal et la composition suffisamment simple, pour que le champ de manipulation de la forme, (forme, qui fait que la perception de l'identité du thème ne se perd pas, et c'est bien cela qui m'attire le plus) s'élargisse énormément. Plus les variations sont compliquées et plus simple doit être le thème. Il n'y a pas d'autres chemins.

Pourquoi ces derniers temps vous vous êtes occupé de la gravure sur ordinateur ?
Suivant l'opinion courante, ce sont les artistes les plus médiocres qui travaillent sur ordinateur, ceux qui autrement n'auraient rien à dire. Tout simplement ils ne savent pas peindre.

Il me semble que c'est là une opinion exprimée par des personnes qui n'ont pas la moindre idée de l'ordinateur et du travail avec lui. Elles s'imaginent que c'est un engin magique, qui sait tout faire.

Vous n'exagérez pas? L'ordinateur se trouve aujourd'hui dans chaque bureau.

Bien sûr, mais il est exploité sur un champ très restreint : les comptes rendus des stocks, les bulletins de salaires. Les gens moyens ont de lui et de ses potentialités des notions très vagues.

Pour revenir à la question : Je ne fais pas de gravures sur ordinateur et ne veux pas qu'on considère que je me pare des parures des autres. Dans la gravure sur ordinateur ce qui est nécessaire c'est une façon spécifique de faire et des programmes spéciaux. Ce que je fais

en revanche avec l'aide de l'ordinateur ce sont des photomontages à partir des photos que j'ai auparavant faites avec un appareil conventionnel ou numérique.

Mais d'où vient cette passion? Par paresse, ça vous ennuie de peindre ?

Mais ce n'est absolument pas un travail plus facile. Je ne sais pas ce qu'il en est des autres, mais pour moi la difficulté est plus grande que de peindre. Je peux peindre ce que je veux, alors qu'ici je ne peux opérer qu'avec ce que j'ai réussi à photographier. Je peux le manipuler, déformer les formes, la couleur et la facture, mais tout cela dans une mesure seulement. En peignant rien ne me limite. L'ordinateur est un outil de travail tout à fait différent. En me servant de lui je peux obtenir d'autres effets.

A en juger par les informations publiées sur les pages [www](#), vos travaux „exposés” sur Internet plaisent beaucoup.

Une connaissance à moi a regardé mes travaux sur ordinateur, les a aimé, mais, en sortant m'a dit : „Tu sais, je devrai demander à quelqu'un si a une valeur artistique.” J'ai perdu là tout le feuillage. Qu'est ce qui est dans son opinion cette « valeur artistique » et qui est cette Autorité qui pourrait le confirmer !

Il est probablement difficile de vendre une oeuvre sur ordinateur...

Ce n'est même pas ça. Il y a eu des propositions, mais je ne m'imagine pas suivant quelles règles je dois vendre ça, je ne veux pas que quelqu'un se plaigne qu'il achète une photographie montée et non une œuvre originale. J'ai de quoi vivre, je n'ai pas besoin absolu de vendre. Les organisateurs de l'exposition vendaient ça pour couvrir leurs frais d'impression, qui ne sont pas minces, et moi je les signalais sans les numérotter, comme un simple autographe.

Alors pourquoi vous vous donnez cette peine?

Comment à quoi bon? Pour mon plaisir! C'est un puissant stimulant!

Mais vous n'avez pas la nostalgie de l'odeur de la peinture, du processus classique de la création?

Tout simplement je ne divise pas les outils en traditionnels et non traditionnels. Quand le moment est venu que « le meilleur régime du monde » n'allait plus s'effondrer à cause d'une photocopieuse, car il était déjà par terre, je pouvais m'acheter, sans nécessité d'autorisation de la police une photocopieuse, car tout comme dans le cas de l'ordinateur j'y voyais un outil de travail artistique et j'y ai pensé depuis longtemps. Je savais que je peux peindre, photocopier, masquer une partie avec de la peinture blanche et dessus dessiner quelque chose, à nouveau photocopier, à nouveau masquer une partie et à nouveau photocopier. J'obtenais ainsi des possibilités créatives plus riches. Mais tout de suite Dmochowski et les autres ont commencé à grogner que ce n'est pas un outil

traditionnel, noble. Mais qu'est-ce que ça signifie noble outil? La photocopieuse doit-elle attendre cent ans pour devenir noble ? C'est absurde. Pourquoi la lithographie serait noble et photocopieuse pas ? Ce sont des idées préconçues à la con.

Cet emploi de diverses techniques n'est il pas du à votre nostalgie de faire du cinéma? Car vous vouliez devenir metteur en scène et seulement le désir d'obéir aux exigences de votre père a fait que vous avez fait l'architecture ?

Je serai probablement devenu metteur en scène, mais à cette époque, après 1948, le stalinisme s'est installé et les possibilités créatives sont devenues nulles. Et puis j'ai la nature de quelqu'un qui aime travailler seul, sans engagements. Tout de suite après la guerre je regardais la profession et le rôle du metteur en scène avec la naïveté d'un chiot qui rêve de tourner des films. Je pensais qu'un metteur en scène est Dieu – maintenant je vois qu'il n'est qu'un pétitionnaire, qui tout d'abord doit trouver des sponsors, les

convaincre de sa vision, puis trouver des acteurs, qui à ce moment-là ne jouent pas par ailleurs. C'est tout simplement un manager qui peut consacrer au tournage du film à peine un petit bout de temps, le reste est consacré à surmonter l'inertie de la matière... C'est pour quoi je suis content de n'être pas devenu metteur en scène. Je n'aurai pas de patience pour cela.

Une fois vous avez dit : „La mort c'est ce qui donne un sens à notre existence. Si nous ne réussissons pas à l'apprivoiser durant la vie, il sera difficile d'accepter qu'elle viendra à nous ». L'apprivoisement de la mort est-il une tâche à la mesure de l'homme ?

Je ne crois pas qu'on puisse apprivoiser la mort, je ne me souviens pas de l'avoir dit, mais j'ai rencontré des opinions de ce genre de la part des psychiatres ou des critiques d'art quand il s'agissait de moi. Sans doute je suis fasciné et effrayé par la mort, mais je ne crois pas que je cherche à l'apprivoiser. C'est à la fin une condition qui nous est

commune et tout bavardage là-dessus n'est qu'une multiplication des lieux communs. Il y a une tendance à laquelle j'ai été fortement lié sur le plan stylistique – la peinture maniériste, sécession, Vienne. Il faut se rappeler que je viens de la Galicie. C'était l'époque où apparaissaient dans mes tableaux des crânes et des serpents. Mais ils avaient plutôt le caractère d'un certain choix stylistique. A l'époque du maniérisme toutes ces choses apparaissaient dans des églises et sur divers portails. Ca m'a fasciné pendant un temps et quelque chose de cette fascination est resté jusqu'à ce jour. Mais je m'intéressais aussi à des choses qui se trouvent à l'opposé, par exemple l'art roman.

Toutefois la popularité vous est venue du contenu de vos tableaux, qui abordent les questions ultimes.

Les gens se souviennent de moi quand je peignais des tableaux maniéristes. Mais depuis la moitié des années quatre vingt j'ai commencé à m'en éloigner. Pourtant les approbations et les critiques me viennent toujours pour cette période-là. D'autres

périodes, quand j'étais abstractionniste et photographe, et ce que je fais en ce moment – ce n'est pas très bien connu du public et des critiques.

„Bosch polonais”, „Dostoïevski des bandes dessinées”, „Peintre des rêves ». Laquelle de ces étiquettes vous va le mieux ?

Je n'aime pas les étiquettes et je ne crois pas que l'une des celles-là soit adéquate. On me comparait toujours avec Bosch et Linke. C'est comme si Linke était similaire à Bosch, et Bosch et Linke à moi. Bien sûr que lorsqu'on regarde le monde à partir de la position d'un Eskimot tous les Noirs se ressemblent, et moi je suis un Noir, soit disant similaire aux autres. Mais entre les Noirs je vois des différences colossales. Carrément des abîmes. Je vois certaines ressemblances avec les autres peintres, ils m'ont sûrement influencé, mais ce ne sont pas des ressemblances grossières, décelables au premier coup d'œil. Par exemple je dois beaucoup à Tadeusz Brzozowski, aux sculptures de Henry Moor, en son

temps j'étais sous l'influence de Wojtkiewicz et d'Aleksander Gierymski. Mais personne n'a aperçu ces ressemblances.

Zdzislaw Beksinski n'a jamais cherché la popularité, ne fréquentait pas des vernissages et des expositions. Il est l'un des rares peintres contemporains qui ont pénétré dans la culture des masses. Dans les années 80 Piotr Dmochowski, juriste de formation, un grand admirateur de son travail est devenu son marchand.

Il a ouvert une galerie d'art à Paris qui servait surtout à la promotion de l'art de Beksinski, mais en revanche il exigeait l'exclusivité aussi bien pour l'exposition que pour la vente des oeuvres. Dans les années 90 la collaboration a été interrompue. Depuis lors Beksinski a eu plusieurs expositions en Pologne. Ces derniers temps le plus grand renom lui vient

de ses travaux sur l'ordinateur. En novembre 1999 ont été ouvertes en même temps six expositions de ses gravures sur ordinateur dans des galeries – à Gliwice, Varsovie, Szczecin, Kluczbork et Miechow.

L'auteur est une journaliste à l'hebdomadaire « Wprost ». L'interview a été autorisée par Beksinski en novembre 2000.